

quence, il fit demander à l'empereur Alexis le passage de sept mille chevaliers à travers ses états. Urbain fut chargé par le prince de la négociation; mais l'empereur, qui était déjà informé des brigandages que les croisés commettaient sur leur route, et des projets formés par l'ambitieux Bohémond, homme fourbe, implacable et hypocrite, apporta dans ses rapports avec les croisés une prudence telle que les chefs des chrétiens occidentaux se trouvèrent dans l'impossibilité de favoriser les desseins de Bohémond.

Avant l'arrivée des troupes, Alexis eut soin d'envoyer des officiers qui établirent d'immenses marchés et fournirent abondamment des vivres aux soldats, afin de les empêcher de se livrer au pillage. Il attacha à tous les corps des interprètes instruits de la langue romane, qui commençait à devenir le langage vulgaire dans les Gaules; il les chargea d'apaiser les différends qui pouvaient s'élever entre les Franks et les populations grecques, avec la recommandation expresse de ne point épargner l'or, de mettre tous les navires à la disposition des croisés pour les débarquer de l'autre côté du détroit, et de combler tous les capitaines de grandes marques d'honneur.

Malgré toutes ces sages précautions, les croisés saccagèrent les environs de Constantinople, incendièrent les maisons, massacrèrent les cultivateurs, forcèrent les couvents de religieuses, et dans leur soif de pillage, ils arrachèrent jusqu'aux toitures de plomb des basiliques pour les vendre aux juifs.

Anne Comnène, fille de l'empereur, rapporte que parmi les chefs des croisés, Pierre l'Hermitte se montra l'un des plus cruels et des plus rapaces. Ses soldats, ajoute l'historienne,

commirent des atrocités si épouvantables aux environs de Nicée, que les autres croisés en furent indignés: « Ils ha-
» chaient des enfants en morceaux pour les manger en ra-
» goûts; ils en mettaient à la broche, les rôtissaient vivants,
» forçaient les mères de ces victimes à boire le sang qu'ils
» recueillaient de leurs corps, assouvissaient leur brutalité
» sur ces malheureuses femmes et ensuite les écartelaient;
» enfin ils outrageaient la nature avec les jeunes gens, les
» pendaient ensuite par les cheveux ou par la barbe, et s'exer-
» çaient à leur abattre les bras ou les jambes d'un seul coup
» d'épée.... .. »

Plusieurs seigneurs français dévorés d'ambition s'étaient joints à l'armée des croisés, dans l'espoir de poser sur leur front une couronne royale, et cachaient leurs projets sous un masque hypocrite.

Voici comment s'exprime Anne Comnène sur leur compte: « Hugues le Grand, frère du roi de France, était un homme
» extraordinairement orgueilleux de sa naissance; avant son
» départ il avait écrit à l'empereur Alexis: « Prince, vous
» êtes invité à vous rendre avec pompe et magnificence à ma
» rencontre; car sachez que je suis le roi des rois et le plus
» grand prince qui existe sous le ciel. » Notre habile empe-
» reur, après avoir pris lecture de cette lettre, envoya à Jean,
» fils d'Isaac, qui gouvernait à Durazzo, et à Nicolas Mauro-
» catacon, qui commandait la flotte, l'ordre de veiller sur
» les côtes pour l'avertir de l'arrivée du prince français.

» Aussitôt que Hugues eut atteint les côtes de la Lombar-
» die, il envoya encore à Durazzo vingt-quatre ambassadeurs
» couverts de cuirasses et de cuissards d'or, pour faire pré-

» parer les logements de sa suite. Ceux-ci dirent au gouverneur : « Sachez, duc, que notre maître Hugues le Grand doit arriver dans cette ville après avoir pris l'étendard de saint Pierre à Rome; c'est lui qui est généralissime de l'armée des Franks; préparez-vous donc à le recevoir d'une manière convenable à sa dignité et à lui rendre les honneurs qu'il mérite, ou bien vous aurez à redouter la puissance de ses armes. »

Voilà quels étaient les soldats et les chefs que la politique de Rome avait poussés sur l'Orient. Cette guerre d'extermination ne profita qu'au saint-siège et au clergé, qui prirent sous leur protection les domaines des croisés et s'emparèrent des revenus en qualité de tuteurs, de curateurs des veuves, des pupilles et des mineurs.

Le jésuite Maimbourg, qui se montre toujours si dévoué à l'Église romaine, avoue néanmoins qu'elle augmenta prodigieusement ses richesses par les dépouilles des croisés; il raconte que Godefroi de Bouillon engagea tout son patrimoine afin d'avoir les sommes nécessaires à l'équipement des troupes qu'il conduisait en terre sainte. « Il vendit, ajoute l'historien, ses comtés de Bouillon et d'Ardenne à Aubert, évêque de Liège, dont les successeurs en sont toujours demeurés possesseurs. Richer, évêque de Verdun, profita également des croisades pour racheter la ville, le château de Stenay, leurs dépendances et tous les autres domaines que le frère de Godefroi avait abandonnés à ce seigneur. Ainsi, pendant que les princes séculiers s'appauvrissaient pour servir le Christ, les gens d'église profitaient de l'enthousiasme religieux pour s'enrichir de leurs dépouilles..... »

Un nombre incroyable de croisés périrent misérablement en Palestine ou furent massacrés par les infidèles; quelques corps d'armée plus aguerris ou mieux commandés parvinrent seuls jusqu'à Jérusalem, dont ils s'emparèrent après avoir souffert toutes les horreurs de la peste et de la famine.

Quant à Urbain, il continua ses intrigues en Italie, poussa Roger, duc de la Pouille et fils de Robert Guiscard, dans une guerre contre Roger son oncle, duc de Calabre et comte de Sicile; il vint même le trouver sous les murs de Capoue, pour conférer avec lui sur les moyens d'assurer pour toujours leur domination dans la péninsule; mais sur la nouvelle que leurs ennemis étaient à Salerne avec des forces imposantes, il trahit son nouvel allié et fit un traité avec le comte de Sicile, qu'il nomma légat du saint-siège, quoiqu'il fût laïque. Cet acte remarquable conférait à Roger et à ses descendants une espèce de royauté théocratique sur la Sicile; en voici la teneur : « Comte, pour reconnaître les services que vous avez rendus à l'Église par votre valeur en étendant la domination des papes sur les terres arrachées aux Sarrasins, et surtout pour récompenser le dévouement que vous avez manifesté au saint-siège, nous donnons à vous et à vos héritiers le pouvoir de gouverner, au nom de l'apôtre saint Pierre, les affaires temporelles et spirituelles de la Sicile. »

Un seul auteur, Hamelot de la Houssaye, a prétendu que cette décrétale était apocryphe; mais tous les autres historiens, et parmi ces derniers, des moines et des prêtres, en ont reconnu l'authenticité, et rapportent qu'elle fut souscrite par Urbain II, le 5 juillet 1098, dans la ville de Salerne.

Ainsi un pape infallible a déclaré qu'il n'était pas ne-

cessaire d'être ecclésiastique pour avoir le droit de diriger les Églises d'un royaume et représenter le saint-siège, c'est-à-dire pour ordonner des évêques, présider des conciles, anathématiser des prêtres, et recevoir les offrandes et les dîmes que la superstition arrache aux peuples ignorants et crédules : un pontife a donc sanctionné la transmission héréditaire de cette puissance illimitée ; et comme les états de Sicile n'admettaient pas la loi salique, il a donné aux femmes le droit d'être à la fois reines et papesses. Et la preuve incontestable que ce droit a été consacré par Urbain, c'est que les anciens manuscrits du seizième siècle désignent Jeanne la Folle sous le titre de béatissime et sanctissime saint-père. « Pendant ce siècle, dit Richard Simonde, il y eut » quatre pontifes et quatre sacrés collèges dans la chrétienté : » un pape siégeait à Rome, un autre à Constantinople, une » papesse en Sicile et une papesse en Angleterre ! »

Pendant que le saint-père était à Salerne, la faction de Guibert se relevait dans Rome, et bientôt elle fut assez puissante pour tenir ouvertement un concile auquel assistèrent huit cardinaux, quatre évêques, six prêtres et un assez grand nombre de diacres et de moines. Urbain fut anathématisé solennellement par les Pères, qui rendirent ce décret : « Nous » ne voulons pas laisser ignorer aux fidèles que nous nous » sommes réunis en concile pour détruire les hérésies intro- » duites dans l'Église par le moine Hildebrand et par les imi- » tateurs de sa politique ; en conséquence, nous publions la » condamnation du pape Urbain et de tous ceux qui le recon- » naissent. Néanmoins nous permettons aux coupables de » venir plaider leur cause en notre présence, leur promettant,

» lors même qu'ils seraient condamnés, une entière sûreté » pour leurs personnes jusqu'à la fête de la Toussaint, » parce que nous ne sommes point altérés de sang, et que » nous désirons sincèrement la paix, la vérité et l'unité de » l'Église. » Cette tentative fut le dernier effort du parti de l'antipape ; Urbain, à son retour, acheva de disperser ses ennemis.

L'année suivante, le pontife convoqua un synode général dans l'église de Latran pour procéder à la canonisation de saint Nicolas Peregrini. On pourrait être surpris de trouver des saints dans ce siècle de corruption ; mais si on étudie l'histoire de l'Église, on reconnaîtra que les saints comme les miracles ont été d'autant plus nombreux que l'ignorance et la superstition étaient plus profondes. Bizance, métropolitain de Trany, présenta aux Pères, selon l'usage, la relation des actes pieux et des prodiges accomplis par Nicolas Peregrini, et le pape rendit le décret suivant : « Nous mettons au » catalogue des saints le vénérable Nicolas, surnommé Pere- » grini, et nous ordonnons qu'il soit honoré par l'Église. » En vertu de cette décision, l'archevêque Bizance fit élever une basilique au canonisé, et vendit les reliques du saint à une communauté de moines, qui les exposa à la vénération des fidèles, et s'en servit pour extorquer aux dévots des offrandes et de l'argent.

L'assemblée reçut ensuite la députation des moines de l'abbaye de Molesme, qui venaient accuser Robert, leur abbé, de ce qu'il les avait abandonnés pour se retirer avec quelques fanatiques à cinq lieues de Dijon, dans un lieu appelé Cisterium en latin, et Cîteaux en langue romane, qui n'était qu'un

désert couvert de bois et de ronces ; ils avaient d'abord commencé à le défricher, avaient taillé quelques cellules dans le roc, et ensuite en avaient construit quelques autres avec des branches d'arbres recouvertes en chaume. Peu à peu Robert augmenta le nombre de ses moines, et avec l'autorisation d'Eudes de Bourgogne et de l'archevêque de Lyon, il bâtit une église qui fut solennellement consacrée le dimanche des Rameaux de l'année 1099, jour de saint Benoît. Telle fut la fondation de la célèbre abbaye de Cîteaux.

Les religieux de Molesme réclamaient contre le saint abbé dont l'absence causait un préjudice notable à leur couvent ; et ils obtinrent une sentence qui déclarait Robert déchu de son titre d'abbé s'il refusait de rentrer dans son ancien monastère. Robert retourna en conséquence à Molesme, et les nouveaux moines de Cîteaux furent obligés de procéder à une élection pour le remplacer.

Après la tenue de ce concile, les chroniques ne font plus mention des actes d'Urbain ; on sait seulement qu'il mourut le 29 juillet 1099.

L'orgueil, l'avarice, l'ambition et l'hypocrisie formaient le caractère d'Urbain. Il marcha sur les traces d'Hildebrand ; et quoiqu'il ne possédât pas l'énergie et les talents de ce moine, il sut néanmoins, par une politique perfide, rétablir l'autorité du saint-siège, que l'orgueil de Grégoire VII avait fortement compromise.

HISTOIRE POLITIQUE

DU ONZIÈME SIÈCLE.

Le grand accubiteur gouverne l'empire. — Débauches des jeunes princes Basile et Constantin. — Ils montent sur le trône. — Cruautés de Basile. — Il fait crever les yeux à quinze mille prisonniers. — Il fait empoisonner Bardas Phocas. — Basile est lui-même empoisonné par son frère Constantin. — Jeux puérils de l'empereur. — Constantin donne les emplois de l'état aux courtisans les plus dissolus. — Incestes de Constantin avec ses deux filles Zoé et Théodora. — Les deux princesses se livrent avec des courtisanes à des débauches monstrueuses. — L'empereur oblige Romain Argypule à épouser Zoé. — Romain parvient à l'empire. — Vertus de ce prince. — Il est assassiné par sa femme. — Amours scandaleux de Zoé et de Michel. — L'impératrice le fait monter sur le trône. — Zoé énerve le prince par sa lubricité. — L'infortuné devient fou et meurt. — Son neveu Michel Calaphate, le nouvel amant de Zoé, est déclaré chef de l'empire. — Calaphate fait enfermer Zoé et Théodora dans un monastère. — Le peuple chasse Calaphate et replace Zoé et Théodora sur le trône. — Supplice de Michel Calaphate. — Occupations bizarres de l'impératrice Zoé. — Sa dévotion pour l'image Antiphonète. — Elle épouse un de ses amants qui règne sous le nom de Constantin IX. — L'impératrice Zoé est canonisée comme sainte. — Mort de l'empereur. — Règne de Théodora. — Michel Stratoticos parvient à l'empire. — Isaac Comnène usurpe la couronne. — Ses belles actions le rendent odieux aux grands et aux prêtres. — Le prince devient insensé et abdique en faveur de Constantin Ducas. — Amour de Ducas pour les lettres. — Sa mort. — Sa femme Eudoxie est reconnue régente de l'empire. — Ruse